

ATELIER D'ECRITURE 2024 - 2025

UTL Périgueux

(animé par Patrick CHOUISSA)

il y a bien longtemps que j'écris pourquoi j'écris depuis
toujours j'écris et je n'écris pas questionnements à propos de mes
écrits **mon besoin d'écrire** pourquoi se raconter à 60 ans
j'ai toujours été bavard



PARTICIPANT(E)S - AUTEUR(E)S

Sylviane BOUZIN – Gérard DOUARINOU – Annie HERGUIDO - Roselyne MAZZOCCO –
Jean-Charles MOROTE – Serge OUHAYOUN – Pierre SPIERCKEL – Françoise VERGNAUD

*Ce document c'est l'imprévu et l'opportunité de recueillir les productions » de la proposition 10 de notre atelier inspirée de Georges Perec et ses **Gnocchis de l'automne**, une mise en questions de notre tendance-à et désir-de laisser des traces comme l'escargot, l'empreinte de son chemin, à l'image de sa lenteur et des fluides propres à son corps.*

Questionnement à propos de mes écrits

« Alors, ce livre, il sort bientôt ? » Non sans ironie, mon fils me pose régulièrement la question. Partout dans la maison, des carnets, notes et feuilles sont dispersés, comme des miettes sur le chemin d'une vie. Combien de déménagements ont-ils traversés, sans que je puisse m'en séparer, pourquoi ont-ils une telle importance à mes yeux ? n'aurai-je pas dû faire le tri ? Pourquoi les ai-je toujours gardés ?

J'écris depuis toujours. Au début, pour le geste, la trace à la plume (eh oui, j'ai connu la plume sergent major). Premier prix d'écriture ! La science des ânes, disait ma mère. Et puis j'ai collectionné les mots : les courts, les longs, les nouveaux, les rigolos, les amassant comme des trésors. Ces mots sonnaient tintinnabulaient claquaient dansaient au fond de moi. Une petite « fantaisie » ?

A l'adolescence, j'ai commencé à transcrire les bouillonnements, frustrations, revendications, secrets. Posés sur le papier, les écrits me rendaient plus légère ; allégeaient-ils mes maux ? me soulageaient-ils de l'ennui ? Echappée, libération ? C'était un acte intime, solitaire.

Peu à peu j'ai peaufiné mes écrits. Sans doute est-ce ma profession qui m'y a incitée. Obligée de rechercher le mot précis, car les mots pesaient lors des décisions à prendre. D'avoir allié la discipline à la fantaisie m'a-t-il ouvert des portes, notamment au niveau de la communication, de l'ouverture aux autres ?

Parallèlement l'écriture m'a « sauvée ». Pourquoi ai-je tant écrit dans les moments de souffrance ? Pourquoi mes plus beaux poèmes s'inscrivent-ils dans ces périodes de dépression ou maladies ? N'ont-ils pas contribué à les dépasser ? Ont-ils ce pouvoir de transformer les difficultés en beauté ? parfois je suis étonnée quand je les relis. Est-ce bien moi qui les ai écrits ? Quelles étaient ces pulsions qui me poussaient à verser tous ces poèmes ? Je me suis davantage épanchée en période de crise ou d'ennui. Pourquoi ai-je moins ce besoin lorsque je suis pleinement active ?

A l'heure actuelle, une petite voix pressante me pousse à vouloir enfin partager. Pourquoi maintenant ? et pourquoi n'ai-je pas commencé avant ? Prendrai-je le temps de repenser mes textes ? Vais-je un jour les publier ? Ou iront-ils à la poubelle ?

Sylviane



« Il y a deux heures que j'écris ce texte promis depuis trop longtemps ».

Georges Perec commence ainsi une réflexion sur son rapport à l'écriture ; pourquoi ? comment ? et comment lier le pourquoi et le comment ? peut-on se connaître à travers l'écriture ?

J'ai découvert Perec il y a fort longtemps en même temps que son prix Renaudot « Les choses » en 1965. J'ai beaucoup aimé le livre et il est de ceux que je relis toujours avec plaisir. J'ai apprécié et estimé l'écrivain, la diversité et la force de son écriture. J'ai été déçu ensuite par ses écrits ultérieurs et ses tentatives réitérées pour se retrouver et/ou se construire à travers ses écrits. Je les trouvais très travaillés mais parfois à la limite de la préciosité. Il est vrai que la question « Pourquoi écrire » est vaste et difficile à cerner. Nous entrons souvent très jeunes dans l'écriture sans nous interroger sur les causes et les finalités d'une tâche pas toujours facile, et qui engage l'image que nous souhaitons construire pour nous-mêmes. Aujourd'hui j'aime lire et écrire des textes qui ont un dénominateur commun et où je me reconnais. Il me faut sans doute remonter aux temps lointains de l'enfance et de l'adolescence pour tenter de comprendre.

Élevé par des grands-parents très modestes, je vivais dans un quartier sans amis de mon âge. La culture était celle du 19^{ième} siècle et les échanges se cantonnaient de façon dominante aux besoins de la vie quotidienne. « Primum vivere deinde philosophare ¹ » aurait pu être la devise locale. La lecture a été très vite une ouverture vers le monde, proche ou lointain, une découverte essentielle renforcée dès l'école primaire par la rédaction qui m'a amené à réfléchir à mon propre univers. À cette époque, l'apport des textes narratifs des cours de morale conduisait l'élève à réfléchir à son action dans des cercles concentriques : lui, les proches, le monde immédiat, et l'élargissement au monde lointain. Plus tard j'ai découvert les grands écrivains, les géants, et je me suis spontanément rallié à cette formule découverte je ne sais où : pour un jeune homme, voire plus tard, le monde se présente comme un puzzle non terminé, auquel il manque une ou des pièces qui une fois posées vont donner sens à l'ensemble et révéler une vérité cachée ou confuse. Il y a ainsi des géants qui écrivent « Guerre et Paix », « La Comédie humaine », « Les Thibault », « Les hommes de bonne volonté », « Les beaux quartiers », « Aurélien » ... Dans ce cadre j'ai aimé et je relis souvent des romans d'apprentissage qui répondent à mes interrogations. À mon humble niveau je ne pouvais ni même imaginer me comparer à ces géants. Ce que je pouvais écrire, souvent des commandes scolaires ou universitaires n'atteignent pas ses hauteurs ou l'oxygène manque. Dans la lointaine continuité avec mes rédactions d'élèves, je réfléchissais, à mon niveau, aux problèmes que me posait la société, son destin et le mien.

1 D'abord vivre ensuite philosopher...

Il est des romans d'apprentissage, ceux des auteurs que j'estime et que je relis, et où je découvre encore des visions et des principes que je comprends et qui m'émeuvent.

C'était une manducation qui précédait l'écriture. Le côté le plus négatif était sans doute qu'inconsciemment, et le talent en moins, j'adoptais et j'utilisais le style des romans du 19^{ième} siècle et de la moitié du 20^{ième}. J'avais conscience des limites de ces modèles mais je n'avais aucun talent pour les écritures plus sophistiquées du 20^{ième} siècle. Pour moi, et j'en suis un peu honteux, c'était des écritures maniérées et absconses. J'ai d'ailleurs cessé de lire le Monde dans les années 80 car j'étais excédé par les critiques d'Ariane Chemin qui montrait une admiration partisane pour les artisans du Nouveau Roman et leurs épigones.

Les textes présentés au groupe sont écrits autour des temps forts : la vie, le vieillissement, la mort mais également l'amitié (et plus si affinités), la violence, la peur, la rencontre, l'amour, la jalousie... Écrire est un dialogue avec soi-même, avec ses réussites, ses manques et ses échecs. Compte tenu du poids des ans, je crains de ne pas aller plus loin, sur le fond comme sur la forme. La plupart des textes que j'ai pu écrire dans ce cadre sont des textes d'apprentissage, souvent narratifs, où je reviens sur les événements et les rencontres qui ont pu me toucher et me construire.

Je remercie bien sincèrement Patrick et les participants à ses ateliers, compagnons et compagnes d'écriture.

Gérard



Il y a bien longtemps que j'écris ...

Pourquoi, dès mon plus jeune âge, l'odeur des crayons fraîchement taillés et l'amour des cahiers tout neufs m'immobilisaient-ils dans ma chambre, assise derrière la petite table aux pieds tournés qui me servait de bureau ?

Pourquoi, commençais-je toujours un nouveau cahier sans jamais le finir ?

Quand j'allais chez mes grands-parents, je décidais d'écrire chaque jour mon journal de vacances et je l'illustrais d'un soleil, d'un nuage, d'un papillon. Je dessinais mal mais j'ajoutais des couleurs vives et variées alors je trouvais que c'était beau !

Cependant, je me lassais vite, j'avais envie d'écrire mais pas beaucoup et pas longtemps. Il me fallait autre chose qu'un vulgaire journal de vacances relevant la météo, mais quoi ?

Ma forte myopie m'obligeait à évoluer dans un univers étroit, sans perspectives, sans lointains ; ce que je ne voyais pas, il fallait le chercher ailleurs ou l'inventer, mais comment ?

C'est alors que je découvris la lecture et je me mis à dévorer de nombreux volumes de la bibliothèque « Rouge et or ».

Pour m'éloigner un peu de ma bonne grand-mère qui ne supportait pas de me voir assise et donc immobile, j'allais lire sur les plus basses branches d'un vieil if dans le parc de la chapelle romane, à deux pas de la maison familiale. Là, je me cachais, je lisais, j'écoutais les bruits du village.

Cependant, tous ces livres, j'aurais voulu les écrire moi-même et je ressentais une secrète admiration pour leurs auteurs.

Comment faire pour inventer des histoires et les transmettre ? Et surtout, quelles histoires ?

Les années passèrent, je ne manquais pas une occasion d'écrire : c'étaient des récits de voyage, des comptes rendus d'expériences pédagogiques, que sais-je encore ? Bien sûr, j'eus quelques lecteurs dans un cadre strictement professionnel ; des supérieurs chargés d'évaluer mon travail. C'est tout.

Pour écrire, il fallait avoir quelque chose à transmettre à des personnes intéressées par le sujet.

Puis, le premier décès de personnes âgées dans ma famille fut un révélateur, une évidence : il ne fallait pas oublier et un livre serait le meilleur moyen de fixer le passé en faisant revivre nos chers disparus.

Je me mis à l'ouvrage et j'arrivai enfin au bout d'un cahier, même de plusieurs qui donnèrent naissance à un livre, plutôt à un manuscrit envoyé naïvement aux grands éditeurs parisiens qui répondirent tous par des refus polis.

Avec cette première expérience ma vocation d'écrivaine et surtout d'historienne était née.

Pourquoi ne s'est-elle vraiment concrétisée que des années après ? Devinez.

Ma condition de retraitée m'a permis enfin de publier quelques ouvrages au compte de petits éditeurs locaux particulièrement courageux.

L'occasion me fut donnée de faire aux archives départementales quelques recherches sur la commune de mes ancêtres : ce fut un petit livre sur l'histoire de Savignac, puis deux (il fallait aussi envisager celle des hameaux sous forme de parcours) après je devins traître à ma petite patrie et fis un ouvrage plus important sur Coulaures qui me valut l'estime de toute la population.

J'avais tellement de choses à écrire que j'en oubliais mon premier manuscrit intitulé depuis sa naissance « Une odeur de pain chaud » et il a fallu attendre encore quelques années pour qu'il soit publié (relooké et remanié) après une biographie historique sur un archéologue à qui je vouais une éternelle reconnaissance et un récit consacré à mon aventure de professeur d'espagnol. Heureusement que j'ai trouvé un second éditeur qui a eu le courage de publier ces trois ouvrages suivis d'un quatrième où je me suis essayé au roman historique : « le boulanger de Plaisance » un complément en quelque sorte à mon autobiographie.

Pourquoi enfin, n'ai-je plus publié depuis quatre ans ? À cause d'un succès et d'un échec.

Le prix du Conseil départemental pour la monographie complète sur Savignac-les-églises en 2021 marqua la fin de mes recherches sur la commune de mes ancêtres.

L'échec de mon roman intitulé « Le manuscrit fantôme », refusé partout (et principalement parce qu'il n'est pas périgourdin) m'a découragée.

Mais si j'ai participé scrupuleusement à la quasi-totalité des séances de l'atelier d'écriture de Patrick c'est peut-être que j'ai envie de me remettre à écrire.

Pourquoi pas ?

Annie



Mon besoin d'écrire

C'est vers l'âge de 12 ou 13 ans que j'ai commencé à écrire, juste avant mai 1968 . Est-ce parce que Maman m'y avait encouragée en me remettant un carnet ?

" Voilà, me dit-elle, un carnet pour tenir ton journal de jeune fille ."

Tout était dit : d'abord, "un carnet" = un objet très personnel ; ensuite, "tenir un journal" = rédiger des phrases au fil des jours, enfin, " de jeune fille " = Maman m'accordait par ces mots un statut supérieur à celui d'une fillette .

C'est que je n'ai jamais su dessiner, alors qu 'écrire me demandait peu d'efforts et que je pouvais dissimuler mon journal dans un coin secret de la chambre. Et je notais ce que je n'ai jamais pu confier à qui que ce soit, pas même à ma meilleure amie d'adolescence.

En vacances, je parvenais à m'en passer. Je le remplaçais par des récits de dizaines de pages adressés aux copines restées sur TOULON.

Combien d'heures ai-je ainsi passé à décrire de menus faits, les émotions bonnes ou frustrantes qui m'habitaient ? Les conditions de vie fort modestes dans ma famille de milieu ouvrier ? Ce que je saisisais de ses valeurs ? Les relations avec les copines, les camarades de classe, mes rencontres, mes chagrins, mes frustrations, les commentaires élogieux ou pas sur nos enseignantes ? Je ne saurais avancer un chiffre mais il est certainement conséquent .

Je n'ai pas non plus, gardé le souvenir d'avoir noté ou pas, les événements historiques importants de l'époque .

Mon adolescence terminée, mes études achevées, j'étais devenue une jeune femme plongée dans la vie active, et des préoccupations très concrètes ainsi que le déroulement de ma vie privée, accaparaient davantage mon esprit .

Pourquoi ai-je continué à écrire un journal ? Parce que c'était devenu une habitude, parce que je ne parvenais pas à exprimer des besoins propres à ma personne autrement que par ce biais ?

J'éprouvais une grande satisfaction dans cette activité et ne me posais pas de questions quant à son utilité, au but que je poursuivais .

Aujourd'hui, à la liberté que je ressentais autrefois en laissant courir ma plume sur le cahier, a succédé davantage de concentration quant aux éventuelles erreurs d'orthographe, à la qualité du style .

S'y ajoutent mes remarques sur le comportement de nos compatriotes dont certains et certaines manifestent un sexisme anachronique, et les faits historico-socio-politiques .

En bref, l'âge venu, progresser dans l'acte d'écrire et apporter mon témoignage - au fait, quel est le féminin du mot "témoin" ? - sur notre époque

Je redoute cependant un trop plein d'introspection, de subjectivité, de redites, de banalités, et surtout, de lasser un éventuel auditoire .

Demeure la joie d'écrire, inaltérable .

Roselyne



J'ai toujours été bavard, sans aucun doute.

Je n'ai hélas pas pu m'exprimer autant que je l'aurais souhaité ... peu d'interlocuteurs pour m'écouter ... ou pas ceux que j'aurais souhaité ... à moins que mes propos soient d'une « *banalité affligeante* » ...

Je me suis ainsi, réfugié dans ma bulle, « parlant » sans cesse du fond de moi-même, ma tête encombrée des ressentis de mon coeur ...

Ainsi pas de contrariété, mais plus d'angoisse non plus dans l'attente de quelques hypothétiques réparties surgissant de mon auditoire ...

Timidité ? Egoïsme à vouloir garder pour moi seul, ce que j'ai pu croire sûr et certain ?

Cet ensemble a fini par provoquer un vaste encombrement de l'esprit, finalement canalisé et ainsi guider ma main droite sur les lignes bleutées de mes cahiers d'école ...

Ma libération s'est peu à peu ainsi réalisée me semble-t-il, à travers mes premières rédactions, avec un certain plaisir pour ces écritures débutantes, la possibilité de m'exprimer enfin à ma guise, jouant de ces jolis mots que nous offre notre Langue Française pour d'élégantes phrases qui s'écoulent finalement telles une langoureuse rivière ...

Je devenais au fil de mes relectures le promeneur observant cette onde que j'aurais voulu sans doute, plus souvent joyeuse ...

J'ai été lu, corrigé, apprécié ou pas, creusant sans cesse le sillon du savoir-écrire, griffonnant, gribouillant et un résultat parfois en-deçà de l'objectif à atteindre ...

A travers cette extraordinaire découverte qu'est l'écriture, j'ai pu coucher sur le papier, mes joies, mes peines, mes angoisses ... Je me suis fait rire ... J'ai pleuré parfois ... Au fond de moi par moment, le secret espoir que l'on me lirait et que l'on découvrirait enfin ce que je n'osais dire ...

Les années ont passé, aussi vite que les cours de Français à l'école, au collège, ces cours qui finalement n'étaient que plaisir, j'ai aimé tous mes professeurs en cette matière, tellement leur avis bon ou mauvais m'importait !

Hasard ou pas, mon 1^{er} métier dans l'imprimerie m'a parfaitement convenu, même si les choses se sont soudain compliquées ... apprendre à lire à l'envers, ces lignes de plomb!

C'est peut-être cette gymnastique supplémentaire de l'esprit qui m'a permis d'avancer plus encore dans l'écriture afin que ces lignes longues ou brèves me permettent sans entraves de ne plus tricher ...

L'un de mes plus beaux souvenirs dans l'écriture : une lettre d'amour pour mon meilleur ami à l'attention de sa Belle et plus tard, un joli mariage ...

Nouveau clin d'oeil du destin en 2019, avec un Pays confiné ... Correspondant de Presse, je n'ai le droit qu'à des portraits de personnages atypiques, à défaut d'actualité locale ... Une nouvelle possibilité de faire de Belles rencontres, avec de Belles Personnes pour de Belles Lignes, de la couleur, de la gaieté dans ce printemps où flotte dans l'air un parfum d'angoisse plus que des pollens de saison ...

Je profiterai de toutes ces heures interminables pour écrire et écrire encore, me dévoiler pudiquement malgré tout, laisser une trace, parce que « ... *toute la Vie, on aime des Gens qu'on ne connaît jamais vraiment* ... »².

Jean-Charles



Pourquoi se raconter à 60 ans ?

Pourquoi m'engager dans l'écriture autobiographique à 60 ans ? Cette question me taraude, elle est essentielle, elle détermine l'intention, le but recherché dans ce travail personnel, difficile, long, apaisant parfois, douloureux souvent.

Alors quelle réponse ? Je n'ai pas la réponse à cette question, au moment où j'ai déjà écrit plus de la moitié de ce récit autobiographique.

Que sais-je de cette aventure solitaire ? Rien, mais ce que je sais, c'est que cette épreuve répond à un besoin d'écriture général d'une part, et à la nécessité de prendre conscience de la réalité d'une vie, de mieux la comprendre pour enfin accéder à une forme de paix intérieure, comme on le ressent après un chantier achevé, malgré les difficultés, mais dont on peut tirer une fierté, peut-être la partager, en disant tout haut « je l'ai fait ».

Peut-être coucher par écrit mes pages de vie, puis les relire, les corriger m'aidera-t-il à établir un bilan de 60 ans d'existence ? mais cela ne règle pas la question de la motivation : pourquoi un bilan,

² **Elena Ferrante** Pseudonyme d'une romancière, nouvelliste et essayiste d'expression italienne, née selon sa propre biographie le 5 avril 1943 à Naples. Elle est notamment connue pour *L'Amie prodigieuse* (*L'amica geniale*), tétralogie romanesque ayant pour toile de fond l'amitié entre deux femmes, de leur enfance dans un quartier pauvre de Naples à l'âge adulte. Publiée en Italie entre 2011 et 2014, la saga a été traduite dans une quarantaine de langues.

pour qui, et pourquoi maintenant ? Dans mon for intérieur, peut-être le souhait, mon « œuvre » achevée, d'établir, comme le ferait un comptable, une balance des crédits et débits ? cela est probablement un facteur qui a joué dans cette entreprise. A la fin de mon écriture, aurais-je infléchi mon pressentiment prégnant, serai-je honnête, serai-je objectif, peut-on l'être, doit-on l'être ?

Et si ce travail solitaire de vérité, somme toute très relative constituait aussi une quête de preuve ? cette biographie serait-elle, par les récits de chaque tranche de vie, une trace indélébile que j'ai bien vécu tout cela, attestant d'une vie pleine qui valait le coup ? pourquoi ce besoin de l'écrire, de le prouver, à qui ? La réponse est probablement dans la question : ressentir ce besoin est personnel, et rattaché, dans une période de vie plus molle, au besoin de convoquer des réponses sur le sens passé, à défaut de trouver le sens présent ou futur.

Assez banale finalement cette écriture ? La démarche est probablement assez banale pour des sexagénaires conscients que la plus grande partie de leur vie est passée ; elle explique pourquoi, dans ces tranches de vie, on parle plus souvent des souvenirs que du présent ou du futur, et pourquoi les albums photos ressortent des tiroirs ...

Mais si l'essai est commun, pourquoi me mobiliser ainsi et m'obliger à un exercice contraignant, systématique, journalier, monacal ? Est-ce le seul passage vers sa conscience et sa mémoire ? Cela m'attribue-t-il pour autant une forme de courage ? Oui et non. Oui car l'épreuve est longue, obstinée, parsemée de doutes, de moments de panne, d'envie d'arrêter, et terriblement solitaire.

Et non, car je n'ai pas tout écrit. Cette biographie n'en est pas une au sens premier du terme, qui prétendrait tout raconter, année après année, comme on suit le fil d'une histoire.

Alors comment écrire, quels mots choisir, où commencer, où s'arrêter ? J'ai laissé mes souvenirs me guider, les plus forts, les plus saillants, les plus déterminants, ceux qui ont changé ma vie ou ceux qui me sont doux à écrire, à lire ou raconter, parfois à travers de simples anecdotes mais qui paraphent tellement ce que je fus, ce que je vécus ou ressentis à cet instant !

Pourquoi se taire ? C'est vrai que j'ai dû choisir, souvent, occulter ou taire, parfois, sciemment. Ces arbitrages me décrivent, indirectement. Un manque de courage ? Oui probablement, quand le crayon reste figé sur certains épisodes où il y aurait tant à dire : énergivore, stérile, actes manqués.

Au moment où j'écris cette introduction, quel sera le destin de ce travail ?

- Une œuvre confidentielle écrite à moi-même pour chercher en moi des réponses à ce Serge parfois inquisiteur avec lui-même ? Je ne cache pas en effet certaines attentes envers ce miroir littéraire ...

- Une trace laissée à mes proches, reposant sur ma croyance qu'ils y trouveront des réponses à des questions d'enfant souvent sans écho ? peut-être cette croyance est-elle prétentieuse, vaine, infondée. Et me liront-ils de mon vivant, ou après ?

Je déciderai plus tard, car le faire maintenant influencera mon engagement, ma sincérité, mon envie, mon écriture.

Et alors ? alors, je veux rester libre, tout simplement.

Serge



Pourquoi j'écris

Enfant j'ai beaucoup rêvé. Surtout lorsqu'affligé de « taches au poumon » je suis resté douze mois couché. Ma seule distraction était alors la lecture (pas de télé ni de tablette), surtout du Grand Larousse illustré en 2 volumes. J'ai beaucoup voyagé dans ces volumes.

Au lycée, mauvais élève sauf en français j'ai très vite écrit des poèmes inspirés par mes idoles : Verlaine, Baudelaire ou Rimbaud dont, heureusement, je connaissais les œuvres mais pas les bios ! J'ai continué avec l'âge et quand j'ai commencé à naviguer, sur de vieux cargos le long de la côte d'Afrique ou sur les Grands Lacs américains, j'ai eu des périodes où je rêvais en alexandrins.

Encore aujourd'hui j'écris des vers, que j'essaie classiques, pour le plaisir de ressentir le jaillissement soit des mots soit du sens, contraint par le carcan des pieds et de la rime. Le carcan, la contrainte, en écriture comme en peinture, sont pour moi des sources de créativité (dans la vie aussi).

Justement, en prose, je trouve la tâche plus difficile. D'ailleurs, je n'ai commencé à écrire que pour gagner ma vie. En 69, après un mariage aussi mexicain que folklorique avec mon américaine, nous nous sommes retrouvés à Chicago sans travail. Un éditeur d'ouvrages parascolaires cherchait des Français pour enregistrer des dialogues. J'y suis allé. Mr Fiddle, le patron, entrant dans le studio, lance : « Je cherche un Français capable d'écrire ! » Pas habitué à l'accent américain je ne comprends pas mais ma femme répond : « mon mari écrit ».

– Il écrit quoi ?

– Des poèmes.

– De la poésie ? Oh, c’est de la merde ! Il saurait pas écrire une histoire...? »

C’est ainsi qu’en utilisant mes souvenirs de navigation j’ai écrit les premiers chapitres de mon premier petit et modeste « roman ». Et que j’y ai pris goût.

J’ai travaillé plus de dix ans pour cette maison d’édition et encore aujourd’hui je reçois des avis de droits d’auteur, à somme nulle depuis deux ou trois ans !

Franchement, je ne sais pas pourquoi j’écris. C’est dur. Je mets des heures pour écrire un paragraphe. J’ai toujours sur l’épaule gauche le fantôme paternel qui me souffle que je suis bon à rien et même si je l’écoute de moins en moins avec l’âge, je le sais toujours là. C’est pourquoi j’aime écrire des sonnets, ou des haïkus, c’est court, ça me vient assez vite et il n’a pas le temps de se réveiller de sa sieste !

Aujourd’hui, en dehors des poèmes qui ne sont que pur plaisir, même quand l’inspiration ralentit, j’écris surtout pour partager mes idées sur des sujets que je pense connaître : sur Sarlat, son histoire et son architecture, et sur la religion baha’ie et j’aime arriver à exprimer clairement mes idées.

Pierre



Depuis toujours, j’écris et je n’écris pas.

La plupart du temps, je n’écris pas. Je laisse de côté le désir d’écrire. J’ignore même qu’il existe.

Aujourd’hui, on me demande de m’intéresser à mon écriture, à sa raison d’être. De me poser des questions à son sujet.

A la question « depuis quand ? » j’ai répondu dans la première phrase. Apprendre à lire et à écrire, avoir les mots à ma disposition, voir qu’ils mettaient à ma portée le monde et que celui-ci était démesuré, cela a été une naissance.

Mais, pourquoi écrire de cette façon particulière, pourquoi inventer des histoires ?

Lorsque je pense à mon enfance, c’est l’impression d’un long ennui qui occupe la première place. Je me souviens de n’avoir rien à faire. Il y avait peu de livres à la maison. Les parents ne voulaient pas que nous allions traîner dans le village. C’était plus simple pour eux que nous soyons sous leurs

yeux. Le temps passait lentement. Il fallait attendre d'être grand. Je crois que j'ai écrit pour patienter. J'écrivais des poèmes. Puis, après avoir lu le Journal d'Anne Franck, j'ai écrit un journal. C'est le cas, je pense pour beaucoup d'entre nous.

J'ai écrit aussi, parce que j'étais très silencieuse. Me taire était la solution que j'avais trouvée pour éviter les conflits. Tous les mots que l'on a besoin de dire au fur et à mesure que l'occasion se présente restaient au fond de moi, bloqués et je ne savais pas que cela ne pouvait pas durer, qu'ils devaient trouver une issue.

Ce silence était devenu une seconde nature. L'expérience du journal intime étant terminée depuis longtemps, j'ai eu du mal à écrire même lorsqu'il s'agissait d'écrire pour mon travail universitaire. J'étais confrontée à deux ordres contradictoires, la nécessité de me taire et celle de m'exprimer.

Et puis, parce que je souhaitais proposer à des élèves un atelier d'écriture, je l'ai expérimenté moi-même, j'avais besoin de cette excuse pour le faire. Ensuite, je n'ai pas cessé. Pourquoi me priver de ce plaisir ?

Pourquoi est-ce un plaisir ? Parce que les mots ont besoin d'être libérés et qu'ils n'ont pas l'occasion de l'être dans la vie courante. En atelier, je me mets dans une situation où je suis obligée d'écrire, c'est la règle et je dois jouer le jeu. Je parviens à créer une obligation plus forte que celle de me taire. La honte face au groupe serait de n'avoir rien écrit. Ce serait pire que de lire un texte imparfait. Alors, j'écris un texte imparfait.

Pourquoi est-ce que je ne quitte pas le groupe ? Lorsque j'écris, c'est comme un bouchon de champagne qui explose. Les mots sortent, ils voltigent autour de mes oreilles comme des bulles, la tête me tourne. Je reste dans le groupe parce que j'aime le pétilllement du champagne.

Françoise



« Nous sommes mortels. C'est peut-être cela, le sens de la vie. Mais nous sommes source de langage. C'est peut-être cela, la mesure de notre existence. »

(Discours de réception du prix Nobel de littérature. Toni Morrison Stockholm 7 décembre 1993.